

Rock métallique

Suite de la page 5

sur des talons hauts, ils entrent dans le monde réel débarrassés des messieurs curieux des douanes qui posent des questions idiotes.

Les pauvres acolytes, retenus derrière pour remplir des formules, ouvrir des troussees d'instruments, des boîtes de rallonges et de fils de microphones et d'énormes caisses maison jaune et argent proclamant "Rush Productions, Toronto" remplies de haut-parleurs et d'amplificateurs, en auront bien pour une ou deux heures avant que l'équipement soit emballé et envoyé dans un camion loué à l'endroit du prochain spectacle.

Dans la salle déserte des arrivées, on s'embrasse avec fougue. On quitte les lieux en vitesse—le temps presse: Lifeson, Lee et Peart n'ont que deux jours de congé. Ensuite, hop! on repart en tournée.

Rush est à mille lieues d'être le groupe le plus connu au Canada. Pour commencer, il joue exactement cette musique que la critique locale, sans exception, déteste: du *heavy metal rock*. Les stations de radio canadiennes ne font que peu de cas de cette musique métallique à leur antenne, et les critiques comparent Rush au premier groupe auquel il leur fait songer, Led Zepelin, Black Sabbath, Uriah Heep (trois groupes britanniques proéminents dans le genre) et continuent en parlant de "faiseurs de bruit", d'"absence de subtilité", de "techniques instrumentales primitives", de "voix à vous faire grincer des dents."

Évidemment, la plupart des critiques et la majorité des présentateurs de disques et des directeurs de programmation sont au début de la trentaine—et dans le monde du rock and roll plus que partout ailleurs, on sait très bien que le cap de la trentaine est le plus difficile à franchir. Mais quoi qu'en disent les critiques, quoi qu'on fasse jouer à la radio, la bonne nouvelle se répand—de bouche à oreille, entre les branches, par osmose ou quelque autre alchimie—et les grosses machines de musique métallique jouissent d'une incroyable popularité.

L'histoire de Rush n'a rien d'extraordinaire—en fait, elle est toute simple. Trois amis de Willowdale, dans la banlieue nord de Toronto,

s'assemblent au high school et rendent leurs parents fous à force de faire du bruit au sous-sol. Après un certain temps, ils donnent quelques spectacles à l'école, et tous leurs amis leur disent qu'ils sont du tonnerre. L'ambition s'empare d'eux, ils entrent dans le syndicat. Bientôt, ils ont une dette énorme au magasin d'instruments de musique et un vieux camion délabré pour se transporter, avec tout leur matériel, un soir à Oshawa, un autre à Peterborough, et puis Delhi, et puis Midland: de petites villes ontariennes où les jeunes s'ennuient à mourir et où un spectacle de musique au high school est l'événement social de la saison.

Mais maintenant, ce trio porte un nom, Rush, nom qui, parce qu'il évoque les bons moments style *high*, l'énergie du *speed* et l'effronterie pure et simple, semblait approprié à un groupe de ce genre. Personne ne se rappelle qui a inventé le nom—et la seule fausse note, c'est qu'on a découvert un autre groupe canadien (de Montréal, celui-là) qui fait la tournée sous le nom de Mahogany Rush. Mais il est déjà trop tard pour l'un ou l'autre orchestre pour changer de nom, et ils doivent se résigner à la confusion qui ne manque pas de se produire.

Les membres du groupe se produisent dans les bars de Toronto (avant l'âge légal) et donnent des spectacles d'un soir dans d'autres boîtes—des boîtes où les jeunes filles se présentent avec la carte d'identité de leur soeur aînée et où les critiques locaux n'entreraient que les pieds devant, mais où les jeunes vous diront probablement que les critiques locaux n'ont pas de tête.

Qu'ils aient dix-huit ans ou plus (ou le prétendent), ces jeunes se détachent du foyer, de l'école, de leur famille, ils grandissent et voient plus grand—et ce groupe et cette musique sont exactement ce qu'il faut. La musique ardue et ardente, grave et brave, simple au point de devenir une succession de coups de tonnerre.

Rush joue dans ce circuit pendant trois ans, parfaitement professionnel, la preuve étant les photographies de publicité et les factures du magasin d'instruments de musique. Si vous êtes capables de maintenir le niveau de votre énergie et de votre enthousiasme, le travail,

aussi intense qu'il soit, donnera une précision à votre musique, donnera du fini à vos techniques instrumentales et vous apprendra à écrire et à répéter et à travailler avec un public.

L'an dernier, Rush était prêt pour la grande aventure.

Au début de 1973, Rush—dont la distribution se composait de Geddy Lee (chanteur) à la guitare basse, d'Alex Lifeson à la guitare et au microphone et de John Rutsey à la batterie—finit son dernier spectacle un bon soir et s'enferma dans les studios d'Eastern Sound à Toronto. Huit heures plus tard, le groupe avait réalisé un bout de microsillon, mais après l'avoir écouté pendant un certain temps, décida qu'il était capable de faire mieux. Muni de ses bandes originales, le groupe retourna en studio—cette fois au Toronto Sound de Terry Brown—pour réenregistrer certains morceaux et remixer le reste. Trois jours après, le trio avait un album.

Plusieurs maisons de disques canadiennes écoutèrent la bande et offrirent au groupe les contrats "pas compliqués du tout" que l'on propose à la plupart des "nouveaux" groupes canadiens. Ray Danniels, gérant du groupe, décida de laisser tomber—en compagnie de son associé Vic Wilson, il fonda Moon Records (ainsi que la maison d'édition Core Music), et produisit le microsillon lui-même. Huit plages (dont certaines durent sept minutes); toutes les chansons sont de Geddy Lee et d'Alex Lifeson à l'exception d'une, *In the Mood*, écrite par Lee seul et lancée sur 45-tours.

Les critiques furent peu nombreuses, mais chaleureuses. *Playlist* était plein d'éloges, l'*Ottawa Citizen* a parlé de Rush comme d'un "groupe encore canadien chargé de vie" et le *Compositeur Canadien* décrivait la musique comme "criarde et non dépourvue d'un certain métier." Les stations de radio canadiennes, dans l'ensemble, ont fait fi du microsillon et du 45-tours.

Mais un album est un album, et Danniels et Wilson avaient enfin quelque chose à vendre. A Cleveland, où vit une programmatrice de station de radio *underground* MF énamourée de musique canadienne (Donna Halper de WMMS), Rush est devenu un phénomène local, et

Suite à la page 9